

## Études littéraires africaines

# Féminismes noirs afro-américains et africains : de la (re)lecture comme pratique critique

Tina Harpin et Claudine Raynaud

---



Numéro 51, 2021

(Re)lire les féminismes noirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079596ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079596ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Harpin, T. & Raynaud, C. (2021). Féminismes noirs afro-américains et africains : de la (re)lecture comme pratique critique. *Études littéraires africaines*, (51), 7–24. <https://doi.org/10.7202/1079596ar>

## FÉMINISMES NOIRS AFRO-AMÉRICAINS ET AFRICAINS : DE LA (RE)LECTURE COMME PRATIQUE CRITIQUE

En 1988, dans un texte devenu célèbre, intitulé « The Race for Theory »<sup>1</sup>, la critique féministe noire américaine Barbara Christian dénonçait la « course à la théorie » qui gagnait les études littéraires, y compris au sein des départements de *Women's studies* et *Black studies* aux États-Unis. Elle voyait dans cette nouvelle vogue universitaire une tentative de reprise de contrôle du discours savant et politique par une élite dépassée de philosophes occidentaux, les « humanistes neutres »<sup>2</sup>. Contre l'engouement des critiques pour la seule production théorique de leurs pairs, l'attachement et le retour constants à sa bibliothèque noire et féministe lui semblaient la meilleure défense car rien n'était plus pressant que « de lire et d'étudier l'histoire et la littérature des femmes noires, une histoire qui a été totalement ignorée, une littérature contemporaine éclatante d'originalité, de passion, d'ingéniosité et de beauté »<sup>3</sup>. Christian refusait d'être une universitaire qui produit de la théorie féministe noire, possible-ment prescriptive. Elle enjoignait plutôt de mettre à l'honneur la littérature féminine noire, lieu d'expression d'autres formes de pensées théoriques, non hégémoniques. En effet, « les personnes de couleur ont toujours théorisé – mais sous des formes assez différentes que celle, occidentale, de la logique abstraite », rappelait-elle et, citant les œuvres d'Alice Walker et de Toni Morrison, elle ajoutait : « Les miens, en d'autres termes, ont toujours été un peuple apte à la théorie [*a race for theory*] – même si c'est plus sous la forme du hiéroglyphe, figure écrite à la fois sensuelle et abstraite, belle et communicative »<sup>4</sup>.

Dans ce dossier, l'attention portée à la littérature comme « hiéroglyphe » des pensées féministes noires est un parti-pris qui revendique la place des études littéraires dans la réflexion sur les féminismes en général et sur les féminismes noirs en particulier. À l'instar de Christian, d'autres féministes de la « seconde vague »<sup>5</sup> (notamment celles qui défendent la

---

<sup>1</sup> CHRISTIAN (Barbara), « The Race for Theory », *Feminist Studies*, vol. 14, n°1, Spring 1988, p. 67-79.

<sup>2</sup> CHRISTIAN (B.), « The Race for Theory », *art. cit.*, p. 67 ; nous traduisons : sauf mention contraire, les traductions de l'anglais sont de notre fait.

<sup>3</sup> CHRISTIAN (B.), « The Race for Theory », *art. cit.*, p. 67.

<sup>4</sup> CHRISTIAN (B.), « The Race for Theory », *art. cit.*, p. 68.

<sup>5</sup> Au début des années 2000, Kimberly Springer conteste la division en vagues du féminisme noir car « elle perpétue l'exclusion des femmes de couleur de l'histoire du mouvement des femmes et de la théorisation féministe » (« La troisième vague du féminisme noir ? », in : DORLIN (Elsa), éd., *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris : L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2008, 260 p. ; p. 228). Voir aussi les interrogations soulevées par Karine Bergès et Christine Bard dans : *Féminismes du XXI<sup>e</sup> siècle : une troisième*

théorie du point de vue, ou *standpoint feminism*, telle Nancy Hartsock<sup>6</sup>) ont souligné l'importance des savoirs situés et la diversité des expressions théoriques féminines. Les femmes ont eu recours à la poésie, au chant, au roman, à l'autobiographie, entre autres formes artistiques, pour penser leurs expériences de vie et exprimer leurs visions du monde. Revenir aux textes littéraires des féminismes noirs longtemps invisibilisés par une histoire raciste et/ou aveugle à la couleur (*color blind*), c'est, d'une part, relativiser ce que l'on appelle « théorie » (et par conséquent le primat de « l'es-sai théorique ») et, d'autre part, sonder la fécondité des œuvres de fiction ou de non-fiction, travaillées par un style, un contexte et une « mémoire de la littérature »<sup>7</sup> écrite ou orale. Cette démarche permet alors de comprendre la puissance et la diversité des mouvements féministes noirs, toujours vivants, qui se reconfigurent dans des rapports transnationaux complexes entre les Amériques, l'Afrique, et l'Europe.

## Féminismes noirs américains et africains au prisme du littéraire

Ce dossier propose de relire des auteures de l'Amérique et de l'Afrique associées au féminisme noir, compris comme *mobilisation* et comme *conscience féministe* des femmes noires. L'exhaustivité étant impossible dans le cadre restreint de cette publication, quelques jalons y sont posés, sous forme d'appel à d'autres études. La première partie du dossier, dédiée à Angela Davis et à Audre Lorde, se concentre sur l'apport de ces deux penseuses et écrivaines des États-Unis, terre de naissance proclamée du *Black feminism* par-delà les frontières chronologiques strictes de la « deuxième vague » féministe (1960-1980). La deuxième partie s'attache à deux autres voix pionnières issues des féminismes africains francophone et anglophone, également de la « seconde vague » : Awa Thiam et Flora Nwapa, dont l'influence durable est commentée. La dernière partie du dossier aborde Roxane Gay, Joan Morgan, Djamila Ribeiro et Chimamanda Ngozi Adichie, quatre auteures « phares » de la « troisième

---

*vague ?* Sous la direction de Karine Bergès, Florence Binard et Alexandrine Guyard-Nedelec. Rennes : PUR, coll. Archives du féminisme, 2017, 281 p. Si la critique des « vagues » est désormais répandue (Françoise Vergès la reprend à son compte dans *Un féminisme décolonial*. Paris : La Fabrique éditions, coll. Féminisme et racisme, 2010, 142 p.), cette catégorisation reste encore peu usitée (voir sur ce point l'article de Giulia Manera dans le dossier).

<sup>6</sup> HARTSOCK (Nancy C. M.), « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », in : HARDING (Sandra), HINTIKKA (Merrill B.), eds., *Discovering Reality : Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*. Dordrecht ; Boston ; London : D. Reidel, coll. Synthese Library, vol. 161, 1983, XIX-332 p. ; p. 283-310.

<sup>7</sup> SAMOYVAULT (Tiphaine), *L'Intertextualité, mémoire de la littérature* [2001]. Paris : Armand Colin, coll. 128 – Littérature, 2005, 127 p.

vague » des féminismes noirs africain américain, afro-brésilien et africain dans un monde globalisé où paraissent s'opposer un féminisme noir radical et un féminisme plus ironique qui joue avec les codes de la culture pop. Ce choix d'auteurs d'Afrique et d'Amérique met ainsi à distance la notion de « féminisme noir » pour en saisir les diverses modalités et l'urgence, passée et présente, à l'heure de débats internationaux grandissants sur l'actualité du féminisme et de l'antiracisme face aux violences faites aux femmes et face aux meurtres dont les Noirs sont toujours victimes <sup>8</sup>.

Contre un fétichisme de la théorie, nous suggérons, à la façon de Christian, l'exploration d'une bibliothèque féminine et féministe noire éclectique et puissante, inspiratrice de nouvelles lectures de la réalité et de nouveaux possibles. La (re)lecture comme activité critique est donc au cœur de cette esquisse transatlantique d'une bibliothèque féministe noire et d'une galerie (quasi infinie) de figures pensantes et militantes entre Afrique et Amériques noires. Cette (re)lecture relativise l'expression *Black feminism*, utilisée par certaines militantes et théoriciennes américaines, qui a pu sembler en son temps provocatrice, voire oxymorique. Il est notoire en effet que les femmes noires des divers continents, y compris les écrivaines et militantes des droits des femmes, refusaient et refusent encore parfois le qualificatif de « féministe » <sup>9</sup>. Le *Black feminism* renvoie à un cadre historique précis : celui des mouvements féministes africains américains de la deuxième et troisième vague féministe aux États-Unis, déterminés à détruire mythes et stéréotypes racistes et sexistes (tels ceux du « matriarcat noir » ou de « la femme noire forte »), engagés à revaloriser un héritage militant noir, féminin et féministe remontant à l'abolitionnisme, et à dénoncer le sexisme des hommes blancs et noirs. En ce sens, le *Black feminism* désigne une pensée politique du féminisme africain américain qu'Elsa Dorlin a contribué à faire connaître en France, hors des cercles anglicistes, grâce à l'anthologie qu'elle a dirigée en 2008 <sup>10</sup>, synthèse d'interventions variées et de positionnements contrastés dont elle identifie néanmoins les constantes. Mais que l'on ne s'y trompe pas : son *Anthologie du féminisme africain-américain 1975-2000* réunit des textes choisis

<sup>8</sup> L'année 2020, en dépit de la crise sanitaire due à la pandémie du virus Covid-19, a été marquée par des manifestations en faveur des droits des femmes dans le monde, et par la dénonciation, par l'opinion internationale, des discriminations et des violences racistes subies par les Noirs américains après le meurtre, par un policier blanc, du noir américain George Floyd le 25 mai 2020.

<sup>9</sup> Voir sur ce point les articles de Cyril Vettorato, Ahmed Mulla, Cédric Courtois, Coudy Kane et Tina Harpin.

<sup>10</sup> DORLIN (E.), éd., *Black feminism : anthologie...*, *op. cit.* Voir aussi, en 2015, le dossier *Du côté obscur : féminismes noirs* du premier numéro de la revue *CSS (Comment s'en sortir ?)* dirigée par Elsa Dorlin ; URL : <https://commentssortir.wordpress.com/numeros/numeros-parus/numero-1/> (c. le 10-04-2021). On notera qu'Elsa Dorlin propose de traduire *Black feminism* par « féminisme Noir » (majuscule à l'adjectif).

d'une pensée politique élaborée par des universitaires noires américaines <sup>11</sup>, glosée et théorisée après-coup sous l'appellation de *Black feminism*.

En réalité, il existe une pluralité de féminismes noirs africains américains : celui de l'ex-esclave Sojourner Truth, religieux, instinctif, de bon sens <sup>12</sup> ; celui des organisations féminines noires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui repose sur « l'élévation de la race » et une solidarité de classe moyenne ; celui de l'écrivaine Zora Neale Hurston, qui prend sa source dans un individualisme forcené et une fierté raciale à toute épreuve ; celui de la poétesse Audre Lorde, résolument lesbien, qui questionne le corps et le désir, et dialogue avec les femmes blanches <sup>13</sup>. Quant à Angela Davis, absente de l'anthologie d'Elsa Dorlin <sup>14</sup>, tout comme Hurston ou Walker, elle a expliqué combien se dire féministe est compliqué :

Je parle rarement du féminisme au singulier. Je parle de féminismes au pluriel. Et même lorsque je refusais de m'identifier au féminisme, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un certain genre de féminisme... C'était le féminisme de ces femmes qui n'étaient pas vraiment concernées par l'égalité pour toutes les femmes <sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> Barbara Smith, universitaire, a été l'une des intellectuelles à l'initiative de la déclaration du *Combahee River Collective*, l'un des premiers textes à revendiquer clairement, en 1977, l'appellation de « Black feminists » (« Déclaration du Combahee River Collective », traduite par Jules Falquet, in : DORLIN (E.), *Black feminism : anthologie...*, op. cit., p. 59-74).

<sup>12</sup> Truth, dont le récit de vie fut recueilli par une abolitionniste, était illettrée (cf. *Récit de Sojourner Truth : une esclave du Nord, émancipée de la servitude corporelle en 1828 par l'État de New-York*. Traduction, introduction et notes de Claudine Raynaud. Rouen : Presses Universitaires de l'Université de Rouen, coll. récits d'esclaves, 2016, 154 p.). Son célèbre discours, « Ain't I a Woman ? » (1851) pointe le statut ambigu de la femme noire dans la société esclavagiste et, bien qu'il ait été retranscrit après-coup et qu'il soit inexact, sert de bannière aux féministes noires américaines – voir notamment : BELL HOOKS, *Ain't I a Woman ? Black Women and Feminism*. Boston (MA) : South End Press, 1981, 205 p. ; ID., *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*. Trad. de l'anglais par Olga Potot. [Préf. d'Anadine Gay]. Paris : Éditions Cambourakis, coll. Sorcières, 2015, 294 p. ; ID., *Feminist Theory : From Margin to Center*. Boston (MA) : South End Press, 1984, xviii-174 p. ; ID., *Feminism is for Everybody : Passionate Politics*. New York : Pluto Press, 2000, x-123 p.

<sup>13</sup> Voir l'article de Claudine Raynaud dans ce dossier.

<sup>14</sup> Son texte majeur sur la femme esclave : DAVIS (Angela), « Reflections on the Black Woman's Role in the Community of Slaves », *The Black Scholar*, vol. 3, 1972, p. 2-15, n'y est pas inclus bien qu'il y soit fait référence dans d'autres textes de l'anthologie. Voir l'article de Tina Harpin dans ce dossier.

<sup>15</sup> DAVIS (A.), « Oral History Interview », National Museum of African American History and Culture, 5 août 2019 ; en ligne sur le site du musée : <https://nmaahc.si.edu/explore/stories/collection/revolutionary-practice-black-feminisms> (c. le 10-04-2021).

En 1971, Davis se désignait effectivement comme « communiste » et « femme noire révolutionnaire »<sup>16</sup>.

Se pose donc la question : le féminisme noir n'englobe-t-il que les auteures auto-désignées « féministes noires », ou l'expression désigne-t-elle la pensée et l'action de femmes *de facto* féministes et noires ? Le mouvement féministe états-unien a été lui-même constitué et nourri par des femmes qui ne se qualifiaient pas forcément de « *Black feminist* » mais de « *Women of Color* », « *Black revolutionary* », « *Black lesbian* » avant que d'autres féministes noires – notamment universitaires – les regroupent sous l'appellation *Black feminism*. Quand on pense « féminisme noir », considère-t-on l'activisme politique et/ou l'engagement intellectuel, artistique et académique ? Et dans cette dernière catégorie, ne faudrait-il pas encore distinguer les différents domaines : sociologie (Patricia Hill Collins), histoire (Gerda Lerner<sup>17</sup>, Paula Giddins), littérature (Christian, penseuse du *Black feminist criticism*), art (chanteuses de blues, sculptrices, telle Augusta Savage, photographes, ou peintres, comme Faith Ringgold) ? L'exemple américain le montre : les féminismes noirs sont pluriels, à étudier à l'échelle des organisations et des individus, du terrain (*grassroot*) et de l'élite intellectuelle. En outre, comme le préconise inlassablement Angela Davis<sup>18</sup>, il convient de ne pas masquer les engagements collectifs par l'attention portée aux figures singulières. C'est pour cela que les féministes noires à la tête de *#BlackLivesMatter*<sup>19</sup> refusent la notoriété de leur position de *leaders* et préfèrent mettre en avant la lutte commune dans une structure d'organisation horizontale.

À rebours de l'analyse synthétique, homogénéisante, d'une pensée féministe noire unifiée dans le temps, le parcours littéraire proposé ici ne

---

<sup>16</sup> Voir : DAVIS (A.), « I Am a Black Revolutionary Woman » [1971], in : DEE (Ruby), *What if I am a Woman ? Vol. 2 : Black Women's Speeches*. New York : Phonodisc. Folkways, 1977 ; en ligne sur Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=Mo2INKWAMXA> (c. le 05-04-2021).

<sup>17</sup> Gerda Lerner (1920-2013) est une historienne féministe blanche, d'origine autrichienne.

<sup>18</sup> Dans *Freedom is a Constant Struggle*, Davis invite ainsi à considérer le mouvement collectif auquel appartenait Nelson Mandela, plutôt que de célébrer cette seule figure (qu'elle admire par ailleurs). De même, à propos du Mouvement noir des droits civiques, elle ne cesse « de presser les gens à se rappeler que ce n'était pas un individu singulier ou deux qui ont créé ce mouvement, mais, de fait, c'étaient largement des femmes, dans des contextes collectifs, des femmes noires, des femmes noires pauvres qui étaient des domestiques, des blanchisseuses, et des cuisinières » – DAVIS (A.), *Freedom is a Constant Struggle : Ferguson, Palestine, and the Foundations of a Movement*. Edited by Frank Barat. Chicago (IL) : Haymarket Books, 2016, pdf, p. 47, p. 92-93.

<sup>19</sup> Activistes de terrain et cybermilitantes, les créatrices du mouvement et de la plateforme numérique *Black Lives Matter* sont les défenseuses des droits humains, critiques du système carcéral et des discriminations sexistes, racistes, xénophobes, homophobes et transphobes : Patrisse Cullors, Alicia Garza et Opal Tometi.

cherche pas à gommer les écarts et les circulations d'idées entre Américaines et Africaines. Il montre l'épaisseur historique, les variations et parfois les points de rupture des pensées féministes noires d'hier et d'aujourd'hui. Toutefois, s'il a le mérite de suggérer une vision complexe à travers le prisme du littéraire, le cheminement adopté n'est pas sans lacunes. Ainsi, nous n'avons pas pu inclure une analyse du texte majeur de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*<sup>20</sup>, ni une réflexion sur Werewere Liking<sup>21</sup> ou à propos des essais plus récents de Tanella Boni<sup>22</sup> et de Léonora Miano<sup>23</sup>. Du côté du monde anglophone, nous avons dû écarter les œuvres de Buchi Emecheta, de Bessie Head, entre autres écrivaines majeures<sup>24</sup>, et n'avons pas pu proposer une étude de l'anthologie coordonnée par Cherríe Moraga et Gloria Anzaldúa, *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*<sup>25</sup>, qui proposait, au début des années 1980, le projet d'un

<sup>20</sup> BA (Mariama), *Une si longue lettre*. Dakar : Les Nouvelles Éditions Africaines, 1979, 131 p.

<sup>21</sup> Werewere Liking est connue pour son « chant-roman », *Elle sera de jaspe et de corail (journal d'une misovire...)*, paru chez L'Harmattan en 1983. C'est une artiste « complète », comme le soulignent Dorgelès Houessou, Jessé K'Monti Diamo et Adou Amadou Ouattara, organisateurs du colloque des 9, 10 et 11 juin 2021 sur « Wewere Liking : stature d'une artiste complète », à l'Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire ; voir l'appel à communications sur le site de la SFLGC : <https://sflgc.org/actualite/werewere-liking-stature-dune-artiste-complete/> (c. le 10-04-2021).

<sup>22</sup> BONI (Tanella), *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Paris : Éditions du Panama, coll. Cyclo, 2008, 260 p.

<sup>23</sup> Léonora Miano pense l'afropéanité et la question du genre dans ses œuvres. Voir : MIANO (L.), *Afropean soul et autres nouvelles*. Présentation, notes et dossier par Jérôme Destaigne. Paris : Flammarion, coll. Étonnants classiques, 2008, 121 p. ; ID., *Habiter la frontière : conférences*. Paris : L'Arche, coll. Tête-à-tête, 2012, 141 p. Voir aussi : UNTER ECKER (Marjolaine), MAZAURIC (Catherine), dir., *Léonora Miano : déranger le(s) genre(s)*, [dossier de] *Études littéraires africaines*, n°47, déc. 2018, p. 63-178 ; HAUBMANN (Diana), « *Afropéa* mise en scène : *Écrits pour la parole* de Léonora Miano » et IMOROU (Abdoulaye), « Léonora Miano en *Afropéa*. Invitation dans un monde qui s'invente », in : BRIDET (Guillaume), BRINKER (Virginie), BURNAUTZKI (Sarah), GARNIER (Xavier), dir., *Dynamiques actuelles des littératures africaines : panafricanisme, cosmopolitisme, afropolitanisme*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2018, 293 p.

<sup>24</sup> Ces auteures figurent dans l'anthologie de Margaret Busby regroupant des auteures noires de l'Amérique, de la Caraïbe et de l'Afrique – BUSBY (Margaret), ed., *Daughters of Africa : An International Anthology of Words and Writings by Women of African Descent from the Ancient Egyptian to the Present*. London : J. Cape, 1992, LI-1089 p. ; ID., *New Daughters of Africa*. Oxford : Myriad Editions, 2019, 840 p.

<sup>25</sup> MORAGA (Cherríe), ANZALDÚA (Gloria), ed., *This Bridge Called my Back : Writings by Radical Women of Color*. Watertown (MA) : Persephone Press, 1981, XXVI-261 p. Cette anthologie est commentée et en partie traduite dans : *Théories féministes et queers décoloniales. Interventions Chicanas et Latinas états-uniennes*. Coordonné par Paola Bacchetta et Jules Falquet, avec Norma Alarcón. [N° sp. de] *Les Cahiers du CEDREF*, (Paris : Université Paris-Diderot ; éd. iXe), n°18, 2011, 186 p. ; en ligne

féminisme de couleur diasporique et inclusif. Enfin, le choix de (re)lire des auteures des Amériques et de l’Afrique, s’il introduit un rapprochement fructueux, tout en contrastes, se fait au prix d’un autre effacement : celui des féministes noires de la Caraïbe et de l’Europe, en lien avec les auteures du continent américain et du continent africain <sup>26</sup>, (re)découvertes et (re)lues, à la faveur de travaux de recherche récents dans le monde francophone <sup>27</sup>.

## Héritages féministes noir américain et noir africain

### **Féminismes noirs américains : mémoire de l’esclavage et radicalité**

L’héritage féministe africain-américain est abordé par Tina Harpin et Claudine Raynaud à travers la relecture des écrits d’Angela Davis et d’Audre Lorde, figures de proue d’un féminisme noir radical, marxiste pour Davis, lesbien pour Lorde. Incarnant un féminisme noir sans concession, toutes deux ont pourtant occupé une place à part, marginale, au sein de ce mouvement unifié *a posteriori*. Leur aura est forte : une génération actuelle de lectrices et de militantes les admire pour leur radicalité, la teneur révolutionnaire de leur pensée, et les modèles de résistance qu’elles proposent. Avec elles, le féminisme noir embrasse une réflexion attentive

---

sur OpenEdition Journals : <https://journals.openedition.org/cedref/667> (c. le 18-11-2020).

<sup>26</sup> Pour des essais de synthèse sur les féminismes noirs francophones dans le monde, citons le colloque international du 3-5 mars 2020 organisé par Jennifer A. Boittin, Lucia Direnberger, Silyane Larcher, Rose Ndengue, Myriam Paris, « Des féminismes noirs en contexte (post)impérial français ? Histoires, expériences et théories », dont les interventions sont en ligne : <https://mysymposia.wordpress.com/videos/> (c. le 10-04-2021) ; et le numéro de *Recherches féministes* (vol. 34, n°2, 2021) dirigé par Agnès Berthelot-Raffard, Elsa Dorlin et Hanétha Vété-Congolo et intitulé *Pensées féministes noires francophones : Afrique, Amériques, Europe*.

<sup>27</sup> SHARPLEY-WHITING (Tracey Denean), *Negritude Women*. Minneapolis : University of Minneapolis, 2002, 200 p. ; BOITTIN (Jennifer), *Colonial Metropolis : The Urban Grounds of Feminism and Anti-Imperialism in Interwar Paris*. Lincoln : The University of Nebraska Press : Lincoln, coll. France Overseas, 2010, XXIX-320 p., ill. ; GERMAIN (Félix), LARCHER (Silyane), eds., *Black French Women and the Struggle for Equality, 1848-2016*. Foreword by T. Denean Sharpley-Whiting. Lincoln : University of Nebraska Press, coll. France Overseas, 2018, XX-270 p. ; GYSSELS (Kathleen), COUTI (Jacqueline), dir., « Mines de rien » : *l’Antillaise et l’Afropéenne face aux tropologies, entre mythes et réalités au fil du temps*. [N° sp. de] *Essays in French Literature and Culture*, (Un. of Western Australia), n°56, October 2019, p. 5-163 ; CURTIUS (Anny Dominique), *Suzanne Césaire : archéologie littéraire et artistique d’une mémoire empêchée*. Paris : Karthala, 2020, 395 p., ill. ; GLADYS (M. Francis), dir., *Amour, sexe, genre et trauma dans la Caraïbe francophone*. Paris : L’Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2016, 288 p., ill.



aux rapports sociaux de classe, de race et de sexe, soucieuse des injustices économiques, judiciaires et relatives à la santé. Ces auteures prennent en considération le corps vulnérable des femmes dans la maladie, la vieillesse, les homosexualités ou dans les failles du système carcéral, et font le lien avec les luttes spécifiques des femmes noires des années 1970 à 1980. En plein mouvement des droits civiques et de libération des femmes, des associations de femmes noires se sont en effet formées comme The Third World Women's Alliance (1968-1979), la National Black Feminist Organization (1973-1975), la National Alliance of Black Feminists (1976-1980), le Combahee River Collective (1974-1980) et le Black Women Organized for Action (1973-1980). Parallèlement, les anthologies féministes noires se sont multipliées, dénonçant le racisme du mouvement féministe « blanc » et le sexisme des organisations nationalistes noires. L'écrivaine et activiste Toni Cade Bambara publie en 1970 *The Black Woman : An Anthology* et Mary Helen Washington, *Black-Eyed Susans : Classic Stories by and about Black Women* en 1975<sup>28</sup>. Quand les *Women's studies* et les *Black studies* génèrent par opposition les *Black women's studies*, l'ouvrage au titre pamphlétaire de Gloria T. Hull, Patricia Bell Scott et Barbara Smith : *All the Women are White, All the Men are Black, but Some of Us are Brave : Black Women's Studies* (1982)<sup>29</sup> définit ce projet. Les femmes noires homosexuelles sont à la pointe du combat : Smith et Lorde contribuent à lancer la maison d'édition The Kitchen Table : Women of Color Press qui publie *Homegirls : A Black Feminist Anthology*, dirigée par Smith<sup>30</sup>, et l'anthologie, déjà citée, de Moraga et Anzaldúa. C'est dans ce contexte que les écrits de Davis et Lorde insistent sur la nécessité d'une réflexion sur le travail des femmes noires, le corps et l'art. Elles pensent aussi l'imbrication de systèmes d'oppression du racisme, de l'hétérosexualité et du capitalisme, imbrication que le manifeste du Combahee River Collective a condamnée frontalement en 1977, et qui sera appréhendée à partir du droit à travers la notion d'« intersectionnalité » par Kimberlé

---

<sup>28</sup> BAMBARA (Toni Cade), ed., *The Black Woman : An Anthology*. New York ; Scarborough : New American Library, 1970, 251 p. ; WASHINGTON (Mary Helen), ed., *Black-Eyed Susans : Classic Stories by and about Black Women*. New York : Anchor Books, 1975, XXXII-162 p.

<sup>29</sup> *All the Women are White, All the Men are Black, but Some of Us are Brave : Black Women's Studies*. Ed. by Gloria T. Hull, Patricia Bell Scott & Barbara Smith. Old Westbury (NY) : The Feminist Press, 1982, XXXIV-401 p., ill.

<sup>30</sup> MORAGA (C.), ANZALDÚA (G.), eds., *This Bridge Called my Back...*, op. cit. ; SMITH (Barbara), *Homegirls : A Black Feminist Anthology*. New York : Kitchen Table / Women of Color Press, 1983, LVIII-377 p., ill.

Crenshaw à la fin des années 1980<sup>31</sup>, ainsi que grâce au concept de « matrice de la domination » forgé par Hill Collins à la même période<sup>32</sup>.

Le féminisme noir américain, aux États-Unis, comme au Brésil – ainsi que le montre Giulia Manera dans ce dossier – a ses racines dans l'expérience de la traite négrière et de l'esclavage, et l'histoire des résistances à ces crimes. Davis, Lorde, mais aussi Smith ou Hill Collins<sup>33</sup>, hooks<sup>34</sup>, ou encore Michele Wallace<sup>35</sup> soulignent le rôle des femmes noires dans l'abolitionnisme américain, dans le combat pour le droit de vote et dans le Mouvement des droits civiques<sup>36</sup>. Si les féministes blanches se sont opposées à l'obtention du suffrage des hommes noirs pour défendre le droit de vote des femmes blanches – choix historique qui entache jusqu'à nos jours les revendications des femmes américaines pour l'égalité –, des femmes noires célèbres ont refusé de choisir entre la cause des femmes et la cause noire. Sojourner Truth, Harriet Tubman, la prédicatrice Maria Stewart et d'autres, anonymes, engagées dans les clubs de femmes noires du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la National Association of Colored Women (1896), puis dans le National Council of Negro Women (1935) ou le Southern Negro Youth Congress (1937), sont les artisanes d'une pensée politique féministe noire<sup>37</sup>. Les féministes américaines de la deuxième vague se revendiquent de cet héritage et en défendent la mémoire, ajoutant à ce panthéon des journalistes, activistes, écrivaines, telles Ida B. Wells, Josephine St. Pierre Ruffin, Anna Julia Cooper, Frances Harper, Mary Church Terrell, sans

<sup>31</sup> CRENSHAW (Kimberlé), « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n°6, 1991, p. 1241-1299 ; « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics » [1989], in : JAMES (Joy), SHARPLEY-WHITING (Denean), eds., *The Black Feminist Reader*. Oxford ; Malden (MA) : Blackwell, 2000, XIV-302 p. ; p. 208-238.

<sup>32</sup> HILL COLLINS (Patricia), *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Boston : Unwin Hyman, 1990, XVIII-265 p.

<sup>33</sup> Voir note 31.

<sup>34</sup> bell hooks est le nom de plume de Gloria Jean Watkins ; s'écrit sans majuscules (NdLR). Elle a rédigé pas moins de trente ouvrages pour promouvoir un féminisme qui inclut les hommes, dialogue avec les féministes blanches et se double d'un projet pédagogique inspiré de Gilberto Freyre pour mettre fin aux oppressions. Voir note 13.

<sup>35</sup> WALLACE (Michele), *Black Macho and the Myth of the Superwoman*. London : John Calder, coll. A Platform Book, 1978, IX-182 p.

<sup>36</sup> Si le Mouvement des droits civiques est souvent décrit comme dirigé par des hommes (Martin Luther King, Malcolm X, Stokely Carmichael) et misogyne, les femmes noires s'y sont illustrées. On songe à Fanny Lou Hamer, Claudette Colvin, Rosa Parks : leur histoire doit être écrite. Elia Baker est à la tête de SNCC, Assata Shakur dirige les Panthères noires lors de l'emprisonnement de Huey Newton.

<sup>37</sup> Ces associations caritatives, réformistes, sont analysées par les historiens comme un mouvement social qui annonce le féminisme des années 1950-1960 – voir : JONES (Martha), *Vanguard : How Black Women Broke Barriers, Won the Vote, and Insisted on Equality for All*. New York : Basic Books, 2020, 352 p.

oublier la masse des femmes noires qui ont bravé l'esclavage de plantation, et survécu à l'horreur.

### **Africanité, solidarités et dénonciation des tabous**

La relecture des œuvres pionnières de la Sénégalaise Awa Thiam et de la Nigériane Flora Nwapa par Cédric Courtois et Coudy Kane permet de saisir les spécificités de l'héritage pluriel des féminismes noirs africains de la « deuxième vague » et leurs liens avec les féminismes noirs américains. Ces mouvements se rejoignent dans le rejet d'une pensée féministe perçue comme occidentale, le soupçon vis-à-vis du terme même de « féministe »<sup>38</sup> et la *praxis* militante qui enracine le combat dans les communautés noires locales, nationales ou transnationales. Un autre point commun essentiel est l'enjeu anti-sexiste et anti-raciste de l'écriture féminine qui dévoile, par la poésie, la fiction ou l'essai, les expériences et les imaginaires des femmes noires, réifiées par « la bibliothèque coloniale »<sup>39</sup> ou négligées par la littérature masculine noire. Ainsi, Nwapa, dans le roman *Efuru*<sup>40</sup> de 1966, donne à entendre le point de vue féminin du personnage éponyme. Dans *La Parole aux Nègresses* (1978)<sup>41</sup>, Thiam, sans avoir peur de se poser en féministe, donne la parole à des femmes – aux avis parfois divergents – d'Afrique de l'Ouest sur des sujets intimes, et même tabous tels que l'excision, la dot et la polygamie.

Les auteures africaines, féministes assumées ou non, anglophones ou francophones, ont la particularité de forger une critique des inégalités entre hommes et femmes qui ne s'en prend pas forcément au « patriarcat », et qui n'emprunte pas nécessairement une grille de lecture marxiste. L'accent est mis sur la nécessaire solidarité féminine, ainsi que sur l'alliance passée et présente des hommes et des femmes africaines dans la lutte contre la colonisation et le néo-colonialisme, et pour la transformation ou l'abolition de coutumes jugées indignes, comme l'excision. Susan Arndt le souligne : les écrivaines africaines sont victimes des discriminations de genre, mais souffrent aussi, avec les hommes africains, « du néo-

---

<sup>38</sup> Cédric Courtois développe ce point en évoquant plusieurs grands noms de la littérature africaine des années 1970 à 1980 et Coudy Kane remarque que les organisations de femmes qui se développent après les indépendances ne revendiquent pas non plus l'appellation « féministes ». Le dossier coordonné par Claire Ducournau, consacré au premier magazine féminin africain *Awa*, témoigne aussi de cette frilosité et de ces réticences – voir : DUCOURNAU (Claire), dir., *Awa : la revue de la femme noire*, [dossier de] *Études littéraires africaines*, n°47, décembre 2018, p. 7-60.

<sup>39</sup> MUDIMBE (Valentin Y.), *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*. Bloomington : Indiana University Press, 1988, XII-241 p.

<sup>40</sup> NWAPA (Flora), *Efuru*. London : Heinemann Educational Books, African writers series, 1966, 221 p.

<sup>41</sup> THIAM (Awa), *La Parole aux Nègresses*. Préface de Benoîte Groult. Paris : Denoël / Gonthier, 1978, VIII-189 p.

colonialisme, de l'impérialisme culturel, du fondamentalisme religieux, des mécanismes d'oppression socio-économiques et de systèmes dictatoriaux ou corrompus »<sup>42</sup> qu'elles dénoncent dans leurs écrits. La conscience de leur ancrage « local », non occidental, de femmes noires d'Afrique les rapproche des féministes dites du « Tiers-Monde » et contraste avec la posture de féministes noires américaines dont certaines auraient tendance à parler au nom des femmes noires du monde entier. C'est du moins la critique formulée par certaines féministes africaines, telle Chikwenye Okonjo Ogunyemi, qui a forgé le concept de *womanism* en même temps qu'Alice Walker<sup>43</sup>, au début des années 1980.

Le débat autour du concept de *womanism* est un bon exemple des divergences théoriques entre les féminismes noirs des deux continents et illustre le déséquilibre Nord-Sud qui privilégie la visibilité et la connaissance de savoirs académiques et d'écrits produits au « Nord », y compris par des minorités<sup>44</sup>. Quand Alice Walker refuse la catégorie de « féminisme noir » et conçoit celle de *womanism*, d'après l'adjectif du vernaculaire noir *womanish*, dans son essai *In Search of Our Mothers' Gardens : Womanist Prose* en 1980<sup>45</sup>, elle précise que la *womaniste* est une « femme qui aime les femmes, sexuellement et/ou non sexuellement ». En outre, le mot désigne sa culture sans avoir besoin de préciser qu'elle est « noire ». Mais pour la Camerounaise Chikwenye Okonjo Ogunyemi et la Nigériane Mary Modupe Kolawole, ce terme doit être théorisé et réapproprié en Afrique, sans ignorer les particularités africaines<sup>46</sup>. Est-ce à

<sup>42</sup> ARNDT (Susan), *The Dynamics of African Feminism : Defining and Classifying African Feminist Literatures*. Translated by Isabel Cole. Trenton (NJ) : Africa World Press ; London : Turnaround, 2002, 234 p. ; p. 73.

<sup>43</sup> OGUNYEMI (Chikwenye Okonjo), « Womanism : The Dynamics of the Contemporary Black Female Novel in English », *Signs*, vol. 11, n°1, 1985, p. 63-80. Même si cet article est paru en 1985, la réflexion d'Ogunyemi sur le *womanism* serait antérieure et indépendante de celle d'Alice Walker selon Obioma Nnaemeka – Cf. NNAEMEKA (Obioma), « “Autres” féminismes : quand la femme africaine repousse les limites de la pensée et de l'action féministes », traduit par Christine Eyene, *Africultures*, vol. 3, n°74-75, 2008, p. 12-19 ; p. 17.

<sup>44</sup> La position et la réception d'Alice Walker sont intéressantes à ce sujet. Féministe engagée dans le monde, elle a parfois été critiquée dans son combat contre l'excision – WALKER (Alice), PARMAR (Prathiba), *Warrior Marks : Female Genital Mutilation and the Sexual Blinding of Women*. New York : Harcourt Brace, 1993, 373 p. L'un de ses récents essais, *Overcoming Speechlessness* (2010), rassemble ses souvenirs de voyages au Rwanda et au Congo à l'invitation de l'association féministe Women for Women International, et en Palestine et en Israël, à l'invitation du groupe pacifiste Code Pink : WALKER (A.), *Conjurer le silence : Rwanda, Congo, Israël-Palestine : une femme poète confrontée à l'innommable*. Traduction : Séverine Weiss. Paris : Éditions Rue de l'échiquier, 2010, 94 p.

<sup>45</sup> WALKER (A.), *In Search of Our Mothers' Gardens : Womanist Prose*. New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1983, XVIII-397 p.

<sup>46</sup> OGUNYEMI (C.O.), *Africa Wo/Man Palava : The Nigerian Novel by Women*. Chicago : University of Chicago Press, 1996, XIII-353 p. ; KOLAWOLE (Mary Ebun

dire que les écrivaines et intellectuelles féministes noires africaines font l'éloge d'un repli continental, identitaire ou africaniste, plus que panafricainiste, afrocentriste ou cosmopolite ? Les débats théoriques, parfois électriques, sont le signe même de la pluralité des formes d'engagement et de réflexion des féminismes noirs.

Bien des féministes noires africaines incarnent à leur manière le « féminisme sans frontière », décolonisé et décolonisateur, appelé de ses vœux par Chandra Talpade Mohanty<sup>47</sup> ; elles l'incarnent par la circulation, de fait, des personnes et des idées anticoloniales et féministes au niveau transnational et international. Thiam était ainsi active dans la Coordination des Femmes Noires en France quand elle étudiait à Paris dans les années 1970, et son essai est préfacé par la féministe française Benoîte Groult. De même, vingt ans plus tard, Modupe Kolawole a pu écrire son livre sur le womanisme africain grâce au soutien de la Fondation Rockefeller et de l'Africana Studies Center de Cornell où elle a effectué un séjour d'étude. Sa réflexion s'y est nourrie des rencontres avec les universitaires noires américaines aussi bien que des échanges avec ses homologues africaines<sup>48</sup>. Écrivaines et intellectuelles africaines sont donc en lien avec le monde, et leur rapport au féminisme noir s'exprime au travers d'une production romanesque prolifique, souvent transgressive, mais aussi par un dynamisme intellectuel et théorique indéniable. À l'adoption progressivement unifiée de l'expression *Black feminism* aux États-Unis (1980-1990) fait pendant une multitude de propositions d'autodénominations et de définitions du projet féministe noir africain par les intellectuelles africaines comme le « stiwanisme » ou le « négoféminisme »<sup>49</sup>.

---

Modupe), *Womanism and African consciousness*. Trenton (NJ) : Africa World Press 1997, 216 p.

<sup>47</sup> MOHANTY (Chandra Talpade), *Feminism without Borders : Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*. Durham ; London : Duke University Press, 2003, VIII-300 p.

<sup>48</sup> KOLAWOLE (M.E.M.), « Acknowledgments », in : ID., *Womanism and African Consciousness*, *op. cit.*, n.p.

<sup>49</sup> Le concept de « stiwanisme », de l'acronyme STIWA (*Social Transformation in Africa Including Women* / « Transformation sociale en Afrique incluant les femmes »), est proposé par la Nigériane Molara Ogundipe-Leslie – OGUNDIPE-LESLIE (Molara), *Re-Creating Ourselves : African Women and Critical Transformations*. Trenton (NJ) : Africa World Press, 1994, XVII-262 p. L'Américano-Nigériane Obioma Nnaemeka défend celui de « négo-féminisme » défini comme un « féminisme de négociation », « sans ego », « basé sur la réalité africaine » et qui « s'adapte à la constante instabilité des contextes locaux et globaux » – NNAEKEMA (Obioma), « "Autres" féminismes... », *art. cit.*, p. 18. Voir aussi : NNAEKEMA (O.), « Nego-Feminism : Theorizing, Practicing, and Pruning Africa's Way », *Signs*, vol. 29, n°2, Winter 2004, p. 357-385.

## Essais et fictions contemporains : féminismes noirs décomplexés et postures postcoloniales

Les auteures abordées dans la dernière partie du dossier incarnent les orientations, parfois divergentes de part et d'autre de l'Atlantique, d'un féminisme noir réinventé par les nouvelles générations de femmes militantes identifiées comme la « troisième vague féministe ». Cette « troisième vague » du féminisme noir a été théorisée entre autres par la fille d'Alice Walker, Rebecca Walker, au début des années 1990, en réaction au « post-féminisme », notamment dans *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*<sup>50</sup>. Mais cette voix n'est qu'une des multiples expressions d'un féminisme reconfiguré, à un moment historique caractérisé par l'éclatement des organisations, la multiplicité des causes défendues, la fin de la guerre froide et l'avènement de la révolution du numérique. Joan Morgan (née en 1965), Roxane Gay (née en 1974), Chimamanda Ngozi Adichie (née en 1977) et Djamilia Ribeiro (née en 1980) incarnent un conflit de générations : tout en se déclarant inspirées par les auteures féministes noires qui les ont précédées<sup>51</sup>, elles négocient sans cesse leur lien avec celles-ci dans une ambivalence faite d'allégeance, de rivalité ou d'indifférence. Cyril Vettorato montre qu'en proposant un « féminisme hip hop »<sup>52</sup>, Morgan critique l'intellectualisme d'un féminisme noir devenu aussi universitaire et normatif que le féminisme « blanc ». Elle exprime la crise identitaire d'une génération urbaine et multiculturelle, née trop tard pour connaître les combats qui avaient mobilisé la communauté noire des années 1970 aux États-Unis et dans le monde. Ahmed Mulla évoque une crise comparable en commentant l'écriture autobiographique de Gay qui dévoile ses difficultés de fille d'immigrés haïtiens dans son essai *Bad Feminist*<sup>53</sup>. Gay et Morgan écrivent un féminisme des marges. Mais au lieu de s'identifier à la figure de *sister outsider* d'origine caribéenne d'Audre Lorde, elles inventent de nouveaux modèles à partir de la culture pop qui les a nourries. Les féministes de la « seconde vague » critiquent cependant la perte des méthodes et de la grammaire féministes de cette nouvelle génération. Beverly Guy-Sheftall désap-

<sup>50</sup> WALKER (Rebecca), « Becoming the Third Wave », *Ms.*, 1992, p. 41 ; ID., *To Be Real : Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*. New York : Anchor Books, 1996, 292 p. ; voir aussi : FINDLEN (Barbara), ed., *Listen Up : Voices from the Next Feminist Generation*. Seattle (WA) : Seal Press, 1995, xvi-264 p.

<sup>51</sup> L'exception notable serait Adichie, qui reconnaît avoir lu et admiré Nwapa mais qui évolue dans ses réflexions féministes, sans faire fonds d'une bibliothèque féministe (noire ou non). Si elle a sans doute été lue, Nwapa n'est jamais affichée. Voir sur ce point les articles de Cédric Courtois et Fiona McCann dans le dossier.

<sup>52</sup> MORGAN (Joan), *When Chickenheads Come Home to Roost : My Life as a Hip-Hop Feminist*. New York : Simon and Schuster, 1999, 240 p.

<sup>53</sup> GAY (Roxane), *Bad Feminist : Essays*. New York : Harper Perennial, 2014, xiv-320 p. ; ID., *Bad Feminist*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Santiago Artozqui. Paris : Denoël, coll. Impacts, 2018, 463 p.

prouve, par exemple, le féminisme hip-hop de Morgan et son « rejet explicite de principes féministes fondamentaux [...] trans-générationnels et toujours pertinents »<sup>54</sup>.

À la rhétorique révolutionnaire des féminismes noirs américains de la seconde vague succède, dans les années 1990-2000 et suivantes, l'éloge d'une pensée ironique postmoderne, défenseuse de la culture populaire de masse et soucieuse de trouver un mode de vie « féministe-compatible » à portée de la citoyenne moyenne et des exclus. Les Américaines Morgan et Gay, comme beaucoup d'autres féministes noires, rejettent la théorisation absconse et veulent toucher le plus grand nombre par leurs mots, écrits ou clamés, par leurs récits, fictifs ou non, publiés par tous les moyens, y compris via les réseaux sociaux ou à compte d'auteur. Dans cette mesure, leurs pratiques et prises de parole engagées sont celles d'une génération 2.0 connectée jusqu'aux marges et prête à se faire entendre par les voies de la contre-culture *underground* ou des médias grand public. La troisième vague des féminismes noirs expérimente la reconfiguration des solidarités propre à la fin du XX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècles, reconfiguration qui oblige les mouvements militants à composer avec les forces centrifuges de l'individualisme post-moderne et de la recherche d'adhésion à des causes communes et collectives.

Quelle est donc la place de la bibliothèque des féminismes noirs américains et africains dans ces nouveaux mouvements féministes noirs qui sont désormais partie prenante d'une nouvelle économie de la connaissance<sup>55</sup> et des nouveaux modes de pensée du « commun » ? Cette bibliothèque n'est-elle pas remplacée ou dupliquée par une bibliothèque numérique, multiforme et visuelle, quand la circulation des pensées féministes noires entre les différentes couches sociales est favorisée ou accélérée par les déclarations féministes de stars noires telle que la chanteuse Beyoncé ? Le clip de sa chanson « Flawless » incorpore en 2014 un passage de *We Should All Be Feminists*, conférence TED d'Adichie devenue depuis un manifeste féministe traduit en 32 langues<sup>56</sup>. La pensée féministe noire

---

<sup>54</sup> GUY-SHEFTALL (Beverly), « Réponse d'une féministe de la "deuxième vague" à Kimberley Springer » [2002], in : DORLIN (E.), éd., *Black feminism : anthologie...*, *op. cit.*, p. 255-260 ; p. 259.

<sup>55</sup> FOGLIA (Marc), *Quand le citoyen lambda devient encyclopédiste : Wikipédia, média de la connaissance démocratique ?* Limoges : FYP éditions, coll. Présence : société, 2008, 224 p. Voir le projet « Noircir Wikipédia » développé par Yvonne Gonzalez et Gala Mayi-Miranda, complétant celui des Sans PagEs, site *Jet d'encre* : URL : <https://www.jetdencre.ch/pourquoi-et-comment-noircir-wikipedia> (c. le 14-04-2021).

<sup>56</sup> ADICHIE (Chimamanda Ngozi), *We Should All Be Feminists*. London : 4<sup>th</sup> Estate, 2014, 52 p. Une vidéo portant le même titre et datée de décembre 2012 est en ligne sur le site *TED* : [https://www.ted.com/talks/chimamanda\\_ngozi\\_adichie\\_we\\_should\\_all\\_be\\_feminists](https://www.ted.com/talks/chimamanda_ngozi_adichie_we_should_all_be_feminists) (c. le 16-06-2021). Voir le compte rendu du *New York Times* : GREENBERG (Zoe), « Chimamanda Ngozi Adichie's Blueprint for Feminism », *The New York Times*, 15 mars 2017 ; article disponible en ligne (aux

d'Adichie est-elle ainsi promue artistiquement ou phagocytée par cette production commerciale ? Une réponse tranchée risquerait de masquer la complexité de cette nouvelle position énonciative des féministes noires, désormais englobées dans le *star-system*. Adichie est l'égérie de cosmétiques pour la marque anglaise *Boots* et le titre de son ouvrage-manifeste figure sur les T-shirts de la collection Dior de Maria Grazia Chiuri en 2016. Privilégier le retour aux écrits de ces féministes noires devenues des personnalités médiatiques ne dispense évidemment pas de saisir ces interdiscours et de comprendre la « posture » adoptée par les auteures citées, comme le montrent les analyses des « postures postcoloniales »<sup>57</sup> d'Adichie par Fiona McCann et de Ribeiro par Giulia Manera.

La densité et nouvelle visibilité des féminismes noirs actuels ne doit pas faire illusion : un clivage se dessine entre, d'une part, un féminisme noir autoproclamé radical, héritier de la pensée anticoloniale et révolutionnaire, volontiers panafricaniste ou afro-centriste, et influencé par la révolution épistémique prônée par les études postcoloniales et décoloniales, et, d'autre part, un féminisme noir anti-normatif, éclectique, sceptique et individualiste, tel que formulé par Morgan et Gay. Cette opposition est à nuancer dans la mesure où les pratiques militantes, notamment pour la diffusion des idées, semblent communément partagées par toutes ; or ces pratiques sont encore largement déterminées par un système capitaliste de communication et de production de savoirs. Ainsi, la « starification » de la parole féministe noire ne concerne pas que les défenseuses d'un féminisme « joyeux » (selon l'expression d'Adichie) et sceptique. Les nouvelles voix du féminisme radical sont propulsées sur le devant de la scène par le système médiatique consumériste inégalitaire (sur lequel sont désormais de plus en plus calquées les universités) quand les masses les plus exploitées restent inaudibles<sup>58</sup>. Le cosmopolitisme vernaculaire ne concerne pas forcément les défenseuses du féminisme noir révolutionnaire réinventé, si leur mode de vie mondain transnational est celui des sphères privilégiées.

---

abonnés) : <https://www.nytimes.com/2017/03/15/books/chimamanda-ngozi-adiche-dear-ijeawele.html> (c. le 16-06-2021). Une version destinée à la jeunesse est parue en français : ADICHIE (C.N.), *Nous sommes tous des féministes*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Sylvie Schneider. Illustrations de Leire Salaberria. Paris : Gallimard Jeunesse, 2020, 48 p.

<sup>57</sup> MANGEON (Anthony), dir., *Postures postcoloniales : domaines africains et antillais*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 322 p. Les contributions de cet ouvrage reprennent le concept développé par Jérôme Meizoz – MEIZOZ (Jérôme), *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*. Genève : Slatkine, 2007, 210 p. – pour appréhender la manière dont les auteurs, tout en transmettant une vision du monde qui leur est propre, se mettent en scène en termes de capital symbolique.

<sup>58</sup> La question posée par Gayatri C. Spivak dans son article « Can the Subaltern Speak ? » reste d'une actualité criante – SPIVAK (Gayatri C.), « Can the Subaltern Speak ? », in : NELSON (Cary), GROSSBERG (Lawrence), eds., *Marxism and the Interpretation of Culture*. Basingstoke : Macmillan, coll. Communication and Culture, 1988, x-738 p. ; p. 271–313.



De même, la défense ironique d'un féminisme plus individualiste ne provient pas forcément de femmes issues de classes favorisées, ce dont témoignent les écrits de Morgan et Gay.

La double acception du terme « afropolitanisme » illustre ces écarts et tensions au sein des nouveaux mouvements féministes noirs et des écritures féminines noires<sup>59</sup>. Comme l'a noté Anthony Mangeon, il serait naïf de brosser « le tableau d'un panafricanisme "ringard" au profit d'un afropolitanisme "tendance" »<sup>60</sup>. Entendu au début des années 2000 par Achille Mbembe<sup>61</sup> comme une « culture transnationale » née d'une « sensibilité » nouvelle, l'« afropolitanisme » est un néologisme à l'acception double. Alors que Mbembe l'utilise dans sa réflexion sur les limites de l'afro-pessimisme sans pour autant le dissocier de « la prise en compte des lieux de relégation »<sup>62</sup>, sous la plume de l'écrivaine afropéenne d'origine nigériane et ghanéenne Taiye Selasi<sup>63</sup>, le mot sert aussi à décrire un mode de vie cosmopolite et branché contre la lecture habituelle « ultrasimplifiante » des identités. L'afropolitanisme a été critiqué comme le label de « la marchandisation de cette littérature d'auteur(e)s franchement photogéniques et *upper middle class* auquel(le)s on reproche la pompe médiatique », comme le souligne Susanne Gehrmann<sup>64</sup>. Si Adichie ne revendique pas le terme<sup>65</sup>, le conformisme relatif avec lequel sont dépeints, dans ses romans, aussi bien la guerre du Biafra que des héroïnes

<sup>59</sup> Pour l'analyse d'un corpus romanesque « afropolitain » et strictement féminin, voir : ALIX (Florian), « L'afropolitanisme au féminin : une déterritorialisation des lieux communs ? », *Études littéraires africaines*, n°44 (*Africains... et Américains ?*, dir. Anthony Mangeon et Claudine Raynaud), 2017, p. 113-127.

<sup>60</sup> MANGEON (A.), « Du moment "panafricain" à l'"afropolitanisme" contemporain : lectures croisées de W.E.B Du Bois, Joseph Casely Hayford, Alain Locke et Kwame Anthony Appiah », in : *Dynamiques actuelles des littératures africaines...*, *op. cit.*, p. 47-59 ; p. 48.

<sup>61</sup> MBEMBE (Achille), « Afropolitanisme », *Le Messager*, (Douala), et *Sud-Quotidien*, (Dakar), 26 décembre 2005 ; reproduit sur le site d'Africultures : <http://africultures.com/afropolitanisme-4248/> (c. le 30-03-2021).

<sup>62</sup> *Dynamiques actuelles des littératures africaines...*, *op. cit.*, p. 9-10.

<sup>63</sup> SELASI (Taiye), « Bye-bye Babar (or : What is an Afropolitan ?) », *The Lip Magazine*, 3 mars 2005 ; URL : <https://thelip.robertsharp.co.uk/2005/03/03/bye-bye-barbar/> (c. le 30-03-2021).

<sup>64</sup> GEHRMANN (Susanne), « Les enjeux littéraires d'un concept controversé : l'afropolitanisme », in : *Dynamiques actuelles des littératures africaines...*, *op. cit.*, p. 121-147 ; p. 124. Voir aussi la critique synthétique de : Bady (Aaron), « Afropolitan », 8 avril 2014 ; en ligne sur le site *State of the Discipline Report* (American Comparative Literature Association) : <https://stateofthediscipline.acla.org/entry/afropolitan> (c. le 30-03-2021).

<sup>65</sup> Voir : BARBER (John), « New novel shows that Chimamanda Ngozi Adichie gets the race thing », *The Globe and Mail*, 9 juin 2013 ; cité par : GEHRMANN (S.), « Les enjeux littéraires d'un concept controversé : l'afropolitanisme », *art. cit.*, p. 124.

afropolitaines<sup>66</sup>, n'a pas échappé aux critiques, et notamment à Fiona McCann dans ce dossier. La lire avec la journaliste philosophe afro-brésilienne Djamilá Ribeiro peut paraître corroborer le clivage mentionné plus haut entre deux tendances opposées du féminisme noir. Pourtant, ces deux icônes du féminisme noir international, toutes deux venues du Sud (Brésil, Nigéria), représentent bien l'actualité de la pensée féministe noire contemporaine. En dépit de leurs divergences politiques supposées, elles utilisent presque les mêmes moyens de diffusion pour leurs discours féministes (télévision, conférences TED, réseaux sociaux), à une différence près, et non des moindres : Adichie est romancière et nouvelliste, alors que Ribeiro est journaliste et enseignante. Si Adichie peut trouver sa place dans un canon littéraire féministe africain, voire nigérian (à reconstruire par la critique), dans le sillage de Nwapa et d'Emecheta, l'activisme de Ribeiro s'apparente à une action politique de vulgarisation des idées féministes noires (noires américaines plus précisément) par la publication d'essais, la direction de collections, la traduction de ses propres productions en vue d'une diffusion globale. C'est une posture militante comparable à celle de hooks, qui rédige des ouvrages accessibles, loin des essais universitaires savants et abscons.

Ribeiro et Adichie, nourries des circulations transnationales d'idées « étrangères » et « locales », produisent en réalité des textes hybrides, qui surviennent dans un monde où les paroles vives et les images sont désormais partie intégrante d'une bibliothèque noire en cours de numérisation. Le *Petit manuel antiraciste et féministe* de Ribeiro<sup>67</sup>, récemment traduit en français, en atteste puisque, de l'aveu même de sa traductrice Paula Anacoana, les références anglophones et lusophones que l'auteure embrasse sont multiples, et la préface de Françoise Vergès (dont l'œuvre commence d'être traduite en portugais)<sup>68</sup> révèle aussi ces passages et solidarités féminines et féministes noires et décoloniales. L'œuvre d'Adichie illustre aussi cette hybridité. Le personnage central de son roman *Americanah*<sup>69</sup> est une blogueuse féministe, noire, africaine, immigrée aux États-Unis, dont les articles et autres « posts » sont égrenés au fil du récit, parfois en résonance ironique avec celui-ci. *Dear Ijeawele, or A*

<sup>66</sup> Pour une lecture d'*Americanah* d'Adichie en tant que ce roman redéfinit l'écriture de la diaspora africaine, voir : GOYAL (Yogita), « Africa and the Black Atlantic », *Research in African Literatures*, vol. 45, n°3, Fall 2014, p. v-xxv.

<sup>67</sup> RIBEIRO (Djamilá), *Pequeno Manual antirracista*. São Paulo : Companhia das Letras, 2019, 135 p. Pour l'édition française : ID., *Petit manuel antiraciste et féministe*. Trad. du brésilien par Paula ANACAONA. Paris : Anacoana, 2020, 125 p.

<sup>68</sup> VERGÈS (F.), *Un féminisme décolonial*, op. cit. ; ID., *Um feminismo decolonial*. Tradução : Jamille Pinheiro Dias, Raquel Camargo. Apresentação : Flávia Rios. São Paulo : Ubu Editora, 2020, 81 p. ; cité par Giulia Manera dans ce dossier.

<sup>69</sup> ADICHIE (C.N.), *Americanah*. London : 4<sup>th</sup> Estate, 2013, 477 p.

*Feminist Manifesto in Fifteen Suggestions* (2017)<sup>70</sup>, qui poursuit l'œuvre-manifeste *We Should All Be Feminists*<sup>71</sup>, elle-même issue d'une conférence TED, réfléchit à la possibilité d'une éducation féministe et a été initialement publié sur *Facebook*. Rédigé sous forme de lettre, ce texte s'inscrit, qu'on le veuille ou non, dans la tradition puissante de la « si longue lettre » de Mariama Bâ, mais son succès<sup>72</sup> a aussi valu de nombreuses critiques à Adichie, accusée de surfer sur la vague féministe à la mode<sup>73</sup>.

Au vu des difficultés soulevées par ce sujet brûlant et complexe, nous formons le souhait que les contributions de ce dossier, *de facto* restreintes par le format, n'en appellent pas moins à une réflexion large, approfondie, nuancée, sur les féminismes noirs ressaisis en leur vaste et impressionnante bibliothèque, qui va toujours croissant. Dans le contexte de la mondialisation et des inégalités et des violences qu'elle entraîne ou perpétue, la relecture des féministes noires invite à repenser le commun et le militantisme, mais aussi à relier les historiennes de ces féminismes politiques et les critiques littéraires qui s'emparent des œuvres des romancières, poétesses et essayistes pour en restituer les généalogies, les discontinuités et les différences. Ce dossier est ainsi une modeste contribution à un vaste chantier, de paroles, d'actes, de (re)lectures et d'écritures.

Tina HARPIN<sup>74</sup>

Claudine RAYNAUD<sup>75</sup>

---

<sup>70</sup> ADICHIE (C.N.), *Dear Ijeawele, or a Feminist Manifesto in Fifteen Suggestions*. London : 4<sup>th</sup> Estate, 2017, 66 p.

<sup>71</sup> ADICHIE (C.N.), *We Should All be Feminists*, *op. cit.*

<sup>72</sup> Ce petit livre de 61 pages a été distribué à chaque Suédois de seize ans en 2015 – QUILLET (Lucile), « Chaque Suédois de 16 ans recevra le manifeste “Nous sommes tous féministes” », *Madame Le Figaro*, 8 décembre 2015 ; URL : <https://madame.lefigaro.fr/societe/chaque-suedois-de-16-ans-recevra-un-exemplaire-de-nous-sommes-tous-feministes-de-chimamanda> (c. le 13-04-2021).

<sup>73</sup> BROCKES (Emma), « Chimamanda Ngozi Adichie : “Can People Please Stop Telling Me Feminism is Hot ?” », *Guardian*, 4 mars 2017 ; URL : <https://www.theguardian.com/books/2017/mar/04/chimamanda-ngozi-adichie-stop-telling-me-feminism-hot> (c. le 13-04-2021).

<sup>74</sup> Université de Guyane.

<sup>75</sup> Université Paul-Valéry Montpellier 3.